

Habiter les voix

Gabrielle Giasson-Dulude

Number 270, Fall 2019

La partie essai : Théorie et création littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92244ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giasson-Dulude, G. (2019). Habiter les voix. *Spirale*, (270), 30–33.

Habiter les voix

Pendant la période où je rédigeais mon mémoire de maîtrise, je lisais Kathy Acker et découvrais la puissance de son engagement, une pensée punk : l'ironie, l'explosion syntaxique, les signes d'un vieux monde usé récupérés par les enfants de la fin d'un monde espéré, le désespoir comme acte de conscience à partir duquel on peut commencer à exister, sinon, finir en ayant à tout le moins crié au monde qu'il se porte mal, en ayant dit, en ayant fait quelque chose de sa voix, de son corps. C'est René, mon directeur de maîtrise, qui m'avait prêté *Don Quichotte : ce qui était un rêve* d'Acker, pour ensuite m'en faire cadeau, me disant que le livre avait trouvé sa lectrice. Entre lui et elle, les formes de l'écriture étaient différentes – il cherchait et cherche encore la justesse de la voix dans une sobriété, même dans la colère, alors qu'elle, elle lançait à tous vents, dans un éclatement, la voix rugueuse dans un élan, un jeu, qui ne semblaient pas s'effrayer de sonner faux, ce qui ne l'empêchait pas non plus d'écrire des phrases simples et fortes. Moi, je trouvais mon refuge dans la mise en ordre de ce qui déraile, suivant ce travail formel que m'avait appris l'École de mime et son héritage stylistique : j'ai adopté dans l'écriture de mon mémoire ce ton sculpté qu'a la phrase quand on la réécrit cent fois. Je pense souvent à cette question du ton. Me demande toujours : est-ce bien cela que je veux ?

**Y a-t-il n'importe où,
dans ce monde de
désespoir, dans cette
endocolonisation
d'après-guerre, un
quelque part ?**

Kathy Acker,
Don Quichotte : ce qui était un rêve



Pour chacun de mes textes, c'est toute une affaire, le ton ; en lui, les appartenances, les associations. Le ton, je le cherche chaque fois, je cherche ses couleurs, son amplitude, parce que les tons, ce sont les formes et les espaces habitables pour les voix, suivant leurs penchants et leurs limites ; c'est aussi la possibilité de l'erreur, j'en ai peur, et j'avance dans cette peur. Je veux plusieurs voix, comme on les apprend en technique vocale, comme on élargit sa maison vocale, quand on lui trouve un grenier, une cave, des rallonges insoupçonnées. Je pense aussi que je réécris énormément par peur de déparler, de perdre le lien, de me tromper de ton ne serait-ce qu'en un petit passage et, inévitablement, ça le fait : il y a tellement de malentendus possibles. Pareil pour le chant, surtout alors que j'improvise, parfois je module quand on ne le souhaite pas, mon oreille déraile. Et ça pose problème, dans la mesure où l'on est plusieurs et qu'il faut bien s'entendre sur ce qu'on fait ensemble.

Un jour, dans un appartement de la rue Saint-Denis, alors que je me joignais à un groupe d'ami.e.s pour faire le party, alors même que j'étais plongée dans la lecture d'Acker, je me suis retrouvée à déparler quand j'ai demandé à deux punks qui gravitaient dans ce cercle comment on définissait le mouvement punk selon eux. On m'a répondu en ces termes : « ESTI DE QUESTION QUI DONNE ENVIE DE CHIER. » La réponse était sans doute loin de celle qu'aurait formulé Acker, mais elle était punk ; la question, probablement trop universitaire ou peut-être plus intime que je le croyais. J'ai compris que je les avais insultés : ma question les surplombait. Je m'étais posée sur eux, croyant peut-être les entendre mieux, ou plutôt entendre mieux autre chose en moi, ce par quoi manifestement j'étais intriguée, comme un lien possible entre eux et moi, un désir. Ça s'est mal passé. Plus tard, ils m'ont donné du hash, j'ai eu une baisse de pression, ç'a été « correct ». « Correct », comme là où les choses aboutissent trop souvent, dans l'évitement, la consommation qui assomme. Seulement, nos langues (les désirs en elles) étaient passées à côté l'une de l'autre.

Il y a ceci : l'université – à l'image de notre monde ? – est forte de cette attitude qui donne l'illusion d'un savoir sur les choses. On se met à distance et on imagine voir mieux ce qu'on ne touche pas ; on dit parfois que c'est cela, la théorie, le revers de la pratique, mais ce ne l'est pas. C'est plutôt presque la même chose, peut-être seulement un changement de perspective. La pensée intellectuelle, ce doit être aussi une façon qu'à le cœur de battre.

La théorie observe, elle demande : qu'est-ce qu'on est en train de faire là ? C'est quoi, ça ? Ça vient d'où ? On a commencé ça quand ? Elle cherche des outils, en s'accompagnant, se fonde sur une intelligence. Mais l'intelligence, c'est une circulation, une ouverture ; l'intelligence, elle est entre nous, on va à elle par la rencontre des autres pensées, des autres langues et des autres langages. La théorie, séparée du réel et de la pratique, ça n'existe pas, c'est l'indice d'une déconnexion. Et l'université peut accueillir les voix en elle, mais il semble qu'il faille toujours la forcer un peu : la sortir de sa propre peur de disparaître ? Y exiger un accueil, une forme et un espace de pensée pour différentes situations, suivant différentes façons de vivre la parole, et par elle de toucher, d'approcher les autres.

Mes deux livres publiés aux Éditions du Noroît sont issus d'un mémoire de maîtrise. Le recueil est resté proche de l'original ; mais quand est venu le temps de retravailler l'essai, j'ai réécrit beaucoup plus que mon éditeur, Patrick, me le demandait. J'ai voulu un nouveau livre, en retirer ce qui rappelait le mémoire, ses objectifs, ses visées, son contexte, sa direction, lui donner une vie autonome, le faire grandir. Je chercherai sans doute la même chose quand la thèse sera terminée, et ce sera littéralement pour quitter l'université.

J'écris au sein d'une institution que je souhaite quitter en même temps que je l'habite, la quitter pour l'habiter, m'habiter en elle, trouver mes distances. Comme partout, j'y ai besoin d'un lieu habitable, ce lieu que seul mon corps m'apprend, même à l'université. Autant à l'université qu'ailleurs, j'ai cette certitude qu'il faut choisir les personnes qui nous dirigent – accompagnent – pour des raisons relationnelles, pas des spécialités : celles-ci n'important pas. Le processus est humain, la pensée y entre si on lui permet d'habiter son espace. Jean-François, mon directeur de thèse, m'offre une présence, il est un lecteur. À l'université ou ailleurs, c'est la même chose, ou ce devrait l'être, et je cherche à y démêler les rapports de distance qui entrent dans mon propre devenir voix (voix écrite et voix chantée, la seconde ayant ces dernières années des influences sérieuses sur la première).

Il y a de la douleur dans le fait de s'entendre, quand on s'est coupé un temps d'une part de soi. Dans l'effort physique, c'est pareil : quand on a cessé d'écouter une partie de son corps, pour un temps, la rappeler à nous, c'est rappeler sa douleur. C'est cela encore dans le corps social, quand une personne que l'on ne regarde pas tâche d'être vue, quand une personne que

l'on n'écoute pas, ou qu'on écoute mal, tâche d'être entendue. Ça devient plusieurs personnes dans les cas de discrimination systémique. Puis, il y a de la douleur dans le seul fait d'avoir un corps, qu'on aimerait trop souvent dominer, contrôler, soi-même comme les autres : contrôler à la fois l'être, par la rationalisation, par l'évasion, par la pensée positive, toutes formes de consommation, et l'image, par la sculpture de soi, ou dans la honte irrémédiable d'avoir sa propre forme de corps. Le monde souffre, le monde a besoin de dire qu'il souffre.

Il arrive que des personnes me reconnaissent, me lisent comme si j'étais elles, me disent qu'on se ressemble. Et je sais que c'est une illusion, une relation qui appartient à l'autre, face à une œuvre que sa lecture habite. Et l'autrice, ce n'est plus moi ; moi, je suis loin de la reconstruction de mes propres mots, du ton qu'il m'a été donné de trouver ce jour-là. Mes phrases ne sont plus à moi. Pour ne pas décevoir, parfois je ne dis rien. Je crois à la tendresse et à la vibration entre nous.

La rédaction de ma thèse en cours a commencé par une longue période d'errance. Pendant toute une année j'ai cessé d'écrire, je cherchais à penser autrement, dans un autre ton. Je chantais plusieurs heures par jour : mes journées s'y consacraient, sans autre but que de parvenir à vibrer mieux, et à supporter de vivre sans lieu clair. J'ai commencé pour de vrai quand je me suis mise à vouloir m'en aller : n'attendant plus rien de l'université sinon une thèse, comme lieu physique où vivre, comme lieu de vibration. J'ai trouvé dans une cage d'escalier de l'UQAM un endroit où je pouvais chanter, ce lieu à partir duquel je pouvais entendre les échos de ma voix, me tenir debout entre le début et la fin d'une phrase.

J'apprends à supporter que moi-même je sois faite de vibrations. C'est cette incertitude que je voudrais écrire : la note qui a oublié comment et d'où elle est venue, mais qui se soutient. Je finirai par le centre, ou par le début, mes phrases comme ce paquet d'os en cage que j'aurai aimé.

En cours de réécriture de mon essai, j'ai trouvé merveilleux de constater – ou de me rappeler – qu'Étienne Decroux chantait, que l'étudiante Nicole Pinaud, quand elle a voulu quitter Decroux, c'était pour faire du chant, entendre sa propre voix. Par mon livre sur le mime, je pouvais tendre vers ce nouvel objet de désir : une émancipation par le chant. J'y trouvais la part d'inconnu qu'il manquait au livre, sa part non écrite, à même son titre, à même

son centre : l'appel d'un prochain livre. C'est de là que je pouvais le réécrire. Quand le livre est fini, on le quitte aussi, on quitte son lieu. On cherche un autre lieu, à partir de celui qu'il nous a laissé ; ainsi, y entrer c'est un peu préparer la fin.

Quand j'entre à peine dans l'écriture, j'habite un lieu physique, où il y a beaucoup de secrets, et il me semble que si j'en parle trop avant de l'avoir quitté, avant d'avoir fini de l'écrire, ce lieu pourrait perdre confiance en moi, et me quitter. Alors je surveille de près ma tendance à disparaître, c'est elle-même qui pourrait dévoiler et anéantir mon refuge. Une fois, j'ai pensé que si je n'écrivais pas, ou ne pratiquais pas un autre art, je serais probablement dépendante affective, parce qu'une intensité relationnelle de dépendance passait pour moi dans l'écriture, dans la pratique d'un art.

Depuis que j'ai entamé la maîtrise, je participe en parallèle à toutes sortes de stages – mouvements – voix : il y a quelques années, je me suis inscrite à un stage de chant corse. Angel, le professeur, répétait souvent le mot « ami.e » au cours de ce stage, comme s'il s'agissait du thème central de ses idées, autour duquel elles se rassemblaient : « chanter pour être avec les ami.e.s. » Je me rappelle l'avoir entendu répondre à Sylvie, quand elle lui demandait où il souhaitait aller manger : « On va rester avec les ami.e.s. » Je voyais qu'un petit groupe gravitait autour de lui : Sylvie, Warwick et Philippe. Le dimanche, avant de se quitter, on a chanté ensemble chez Auprès de ma blonde. Angel m'a dit : « Tu chantes du jazz, toi. Vas-y, chante-nous. » J'ai lancé à toute voix : « *All of me / Why not take all of me* », ce que je ne fais habituellement pas dans les cafés de Montréal. Passant par cet univers du chant corse qu'Angel a tendu vers moi, je trouvais là, à cet instant, une liberté grisante, ou était-ce mon désir même qui me grisait ? Je crois que j'ai commencé à faire du chant corse pour devenir l'amie de ce petit groupe, et chanter avec les ami.e.s. Habiter autrement les voix, mes différentes voix. Un autre jour, quand j'aurai moins peur de déparler ou de tout dévoiler, j'en reparlerai.

P-31 Marie Tourigny

SANS TITRE [GABRIELLE]
2019

Crayons de bois sur photocopies.
Image fournie par l'autrice.